

Nelly Froissart
Chem Assayag
Bruno Guattari
Clémence Goubault
Anne-Marie Zucchelli
Jimena Miranda Da Silva
Roland Chopard
Patrick Autréaux
Martine Gärtner
Bronwyn Louw
Étienne Pinat
Fabrice Farre
Alain Rivière





Éditorial

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang et des esprits ; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit ; l'âme court après, souvent en vain : il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vite saisi et fixé : et c'est ainsi que l'imagination, véritable image du temps, se détruit et se renouvelle sans cesse

Julien Offroy de La Mettrie - L'Homme-machine

Réunir, assembler, regrouper, ne veut pas forcément dire fondre ensemble. Dans une machine, par exemple, chaque partie compose un tout, mais chacune d'entre elles a un aspect et une fonction propre, et c'est la combinaison complexe de ces parties qui permet, selon les dispositifs choisis, un type de fonctionnement particulier, pour un effet souhaité et fixé par son concepteur. C'est le cas d'une réunisseuse, dont la fonction est « de réunir les fils en bobines et dont la vitesse de l'arbre moteur est de 168 révolutions par minute en ce qui concerne la laine », nous apprend le dictionnaire Larousse.

Une revue est un peu comme une machine, composée de parties hétérogènes qui, mises ensemble, sont à même de transformer une forme d'énergie en une autre, par frottements, par entraînements, par démultiplication des registres, etc. Mais cette vision mécaniste n'est qu'un raccourci sommaire, car si la revue est bien un véhicule, chaque participation, par sa singularité, vient en moduler la trajectoire et la destination, et personne, ni même celui ou celle qui la pilote ne peut les prédire par avance. La revue advient dans un mouvement qui lui est propre. Car plus encore qu'une machine, une revue est l'équivalent d'un corps animé et en perpétuelle recomposition.

C'est par cette incessante tension entre la structure initiale et les différents aspects organiques qui l'animent – comme il en va chez la plupart des êtres vivants – que réside, pour nous, l'intérêt toujours renouvelé de cette aventure éditoriale.

Dans ce numéro, entre ciel et terre, glissent des figures et passent des trains, se croisent des personnes, poussent des mots sur les talus, aboient des chiens, se construisent des histoires, se racontent des légendes, se déplient des vies.

P.A.

Sommaire

Nelly Froissart / Ciel intime	p. 6 - 13
Anne-Marie Zucchelli / La place évaporée du ciel	p. 14 - 21
Fabrice Farre / Passage	p. 22 - 27
Chem Assayag / Parcelle minuscule de nous	p. 28 - 33
Clémence Goubault / Leitmotiv du miroir	p. 34 - 51
Roland Chopard / La nouvelle s'étalait presque sur toute la plage	p. 52 - 55
Étienne Pinat / Fuir seul vers la Seule	p. 56 - 63
Bruno Guattari / Chassé-croisé [extraits]	p. 64 - 73
Jimena Miranda Da Silva / Icônes païennes	p. 74 - 91
Alain Rivière / Avec les chiens [extraits]	p. 92 - 99
Martine Gärtner / Quelques jours en avril	p. 100- 111
Patrick Autréaux / Poèmes d'ascèse [extraits]	p. 112 - 117
Bronwyn Louw / Au verger [extraits]	p. 118 - 131
La poésie et les échos du monde / Henri Michaux & Voltaire	p. 132 - 13
Les auteurs	p. 134 - 13
En partage / vinaigrette, par Laurent Billia	p. 136 - 13
/ Point de chute, par Sara Balbi Di Bernardo	p. 138 - 13
Commander / Consulter / S'abonner	p. 140 - 14

Crédits Photographiques

Jimena Miranda da Silva: 1ère de Couv., p. 3, 74 à 91, 140

Chem Assayag: p. 28-29 Adèle Nègre: p. 22-23, 56-57 Clémence Goubault: p. 34-51 Sarah Cassenti: p.100-101 Alain Rivière: p. 92-93, 98

Aude Carleton : p. 124-125, 128-129

Lucas Agostini : p. 14-15, 19

P.A.: 4ème de Couv., p. 4-5, 6-7, 52-53, 64-65, 72, 112-113, 118-119, 132-133, 134-135,

138-139, 142

Conception graphique Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Et ton souffle à fleurir sous la peau c'est piquer de l'astre à l'envie de toi

roi tu es tendre à courber ton arceau mourir c'est de ta bouche à mes bras

que flirtent les petits chemins cendres (tombés des cils en sous-bois) dans la terrasse attente

d'un orage.

C'est d'ici à ma peau

que pleure ton regard

les fois de pluies

de rosées brunes de soufre

fardé

c'est l'odeur

qui galope à la mousson tard

loin

dans les migrations

chut

les bosquets

goutte à glotte dans la foudre

e x t e n s i o n

du renard

je rougis

des plumes que l'air porte

à tes crocs.

Εt

lassant dans la veine le débit faible des forêts

cordées à ton accord

je vois du météore

à héler là-tout-bas.

Comme la faim fouille dans tes ombres le cri mou des feuilles inondées de toi là haut dérape un faucon lisse allumé ah comme l'eau grimpe à ton relief éraflé des fois vois le tracé rêche à ma bouche là.

Avant
de toucher
la rame douce des lits
que le sol a cambré que la pierre a foré
je t'ai vu-e
boire
à la source à la course
le trop
plein des nues gorgées de l'envie de s'ébattre
à même
la peau.

Babil plein
du houppier qui frissonne à la cime
le sel monte
bulle à bulle
c'est de toi que l'on parle
que
les aulnes rendent à l'astre
le petit cri
le petit fruit
é
clatant son bulbe
à la trousse
à la coupe
que

À quel point tu danses comme ça franchit le cèdre à l'envie même au laurier je pense fendre le rose si l'on pouvait mordre dans l'antre quand l'aube donne sa transe.

tout

bas tu lances.

Commun
c'est vert jusqu'au fond de la sylve
oh
vaillante dans le cru de l'écorce
sait-on
l'arbre
ou l'acide et sapide
langue
des feuillus de l'Europe
sous ton bois
sur ton cil
couvrant
l'amertume
toute.

Des ramules à l'ombrage elle pense et c'est frais dans la terre comme les ombres cheminent de soleil en soleil jusqu'à la sauvage odeur de la ronce ah râpe résine atroce c'est ta surface.

Je témoigne de l'altitude qui trempe nos nuits de nos ailes frangées d'espoir des images plantées là où l'iris penche à l'envers du paysage marin marées d'impatience de rougir en archipel.

Ces poèmes inédits sont extraits d'un recueil en cours, Ciel intime.



Il vivait avec un monstre qui érigeait son volume nébuleux dans le contour des pièces et la silhouette des êtres, et se cachait si bien qu'aucun ne l'avait jamais vu. Le monstre jouissait de son pouvoir et se soulageait de son poids en le faisant chuter dans des abysses de frayeur. Des peurs paniques de maison hantée montaient dans son corps d'homme et il sentait qu'il serait prêt à tuer pour se défendre. Comme les animaux dans la nature sauvage, par une évolution nécessaire de l'espèce, l'homme avait appris à se camoufler. Devenu peintre, il prit instinctivement les apparences de ses figurations où les êtres décomposés se faisaient transparents. Pour ne pas donner corps à l'appétit du monstre une tentation d'inexistence le dévorait.

L'homme était le petit enfant des contes, apeuré, mais fasciné par les images que les mouvements du monstre mettaient en branle. Pour donner le change il se glissait dedans. Il criait, gare ! au galop ! et cela seul importait. Le voilà qui courait avec son chien, le pinceau, salivant, mâchonnant par avance les mots d'homme debout, d'homme dressé et d'homme triomphant. La beauté, maîtresse très subjective, inspectait les arrières. Le peintre fermait le chemin à double tour derrière son passage dans un mouvement de rupture tout en coups de couteau et déversements de couleurs. Mais le monstre avait des ruses et démultipliait ses apparences. Chaque jour, le peintre ramenait sur une toile nouvelle l'empreinte sauvegardée des territoires perdus.

Parchance, il était sensuel et gourmand. Il aimait s'échapper dans des ravines et des sommets d'huile et de pigments comme dans un second corps. Sur les toiles humides, il se faufilait en un beau geste qui lui donnait l'accès au monde original et non à sa copie. Il trouvait alors que c'était bien absurde de penser à mourir.

Les toiles anciennes le bouleversaient d'un désir insatiable qui s'imposait puissamment. Il tenait à certaines œuvres comme à un pays double. C'était à cause du velouté des fleurs et des fruits, de l'arrondi charnu d'une épaule, du grain sensuel d'une joue, à cause des nuances périssables des couleurs et des lumières que les peintres d'antan avaient su retenir.

Accrochées en reproductions dans les divers ateliers qu'il eut au cours de sa vie, elles mettaient toutes choses à portée de ses mains. Un courant d'air, une punaise tombée, et les coins des images raidies de poussière et d'humidité se soulevaient. Ces œuvres demeuraient comme cela, à demi détachées, effacées par le temps. Elles paraissaient n'avoir jamais appartenu qu'à lui. L'homme et les images se soutenaient, suspendus dans le même silence, la même lutte immobile, le désir partagé d'un espace advenu sans clôture ni piège. Celui de l'arbre gravé par Rembrandt, tenant au ciel par un lacis de traits qui ne le lâchaient pas et le dressaient sur son tronc, mélangeant sa misère d'arbre dénudé à la beauté de noirs prodigués où se dilapidaient ensemble la nuit et les lumières.

L'âpre aventure se chevillait à lui. Il n'est pas sûr que la vue ait été son mode de rapport privilégié au monde.

Il lui en fallait d'autres, sollicitant le corps entièrement. L'homme partageait l'expérience picturale en deux, dans une asymétrie des doigts et des yeux. Les uns précis et les autres tâtonnant, les uns pour les volumes et les traits, les autres pour le ciel peint en aveugle, ou bien inversement. Car il était un aveugle stratège qui apprenait de ses doigts à se guider les yeux fermés. Ses doigts poussaient au large. À la pointe des mains où pâturaient les désirs.

Ainsi le peintre créait une langue inconnue, décryptée chaque fois comme au premier moment de la découverte. Cette langue colorée s'inscrivait sur la toile, qui, sans elle, n'ajouterait au monde que sa matière nue. Le monstre, qui n'y comprenait rien, se terrait dans son coin.

Le ciel surtout lui parlait avec ingénuité. L'homme allait dans le bleu après qu'avait cessé de jouer le pinceau et de s'écouler les jus, dans ce bleu fondu sur la toile au lieu de demeurer au ciel. Les ciels peints dictaient les conditions inhérentes à leur nature sensible et palpable. Les premiers qu'il peignit étaient de grands draps jetés d'en haut, gonflés comme du linge étendu sous le vent. Il dessinait des barques échouées dans des cimetières marins, sur des terres noyées d'un noir bruni et bleui que le pinceau léchait interminablement, tâchant d'y enraciner les corps larges des êtres pour les y incarner et les laver à grande eau.

Les figures s'envolaient. Des choses simples comme un habit, précises comme le bois d'un bateau, épaisses et tangibles comme le sol et les roches mettaient le ciel en elles. Les corps y fleurissaient en taches sombres, emportés dans un cheminement d'huile que le vent hasardait vers nulle part.



Un jour, en descendant le tableau du chevalet et l'allongeant par terre, l'homme fit du ciel le sol. Sur le blanc de zinc modelé, incisé, raviné qu'il posait en premier lieu, des bleus coulés durcissaient dans la pâte. Fin du temps de l'exil. Les bleus contournaient les plages vierges où s'incarnaient les apparitions des corps, comme si l'humain n'était que la place évaporée du ciel.

Chaque toile peinte raccompagnait l'homme à la lisière. Parfois le soir, en rentrant d'une journée de travail, il riait. Mais le lendemain, ô surprise, il se trouvait tout interdit devant l'œuvre de la veille, sentant le manque de courage lui fondre dessus. C'est alors que le monstre reprenait possession de lui et lui ordonnait l'obéissance. Pour lui faire payer son fervent et sensuel plaisir, il le détachait du présent et le coupait de ses contemporains.

Pourtant les images que le peintre créait étaient les parfaites compagnes de notre humanité. Mais l'homme tremblait devant ce qu'il faisait. Il en avait peur avant qu'elles ne surviennent. Devant ses toiles qui révélaient le néant, il se décevait lui-même. Il s'accusait d'être coupable et refermait sur lui le piège où se rompaient tous ses élans. Il criait au scandale, au génie de l'artiste, à son art sacré. Il implorait son travail de le rendre immortel. Mais le grand soir viendrait bien à son heure et le déshabillerait de toute cette éternité.

À force de solitude, alors que nous étions devenus les seuls spectateurs de son œuvre, le vieux peintre ne trouvait plus qu'à l'atelier des raisons d'exister. Il jetait sur le monde des regards désorientés, mais ses gestes sur la toile rétablissaient les limites familières. Il soulevait les

silhouettes du bout de son pinceau pour les faire s'envoler. Lorsqu'elles retombaient, il les recouvrait comme il aurait refermé une tombe. Car les êtres qu'il peignait avaient des corps faits pour mourir et disparaître.

Le monstre obsédait en lui l'idée de son néant. Bouches ouvertes et mains écartelées, les êtres figurés trébuchaient, pourchassés et perdus. Le peintre abritait une cohorte de figures désemparées, menacée par un ciel débordant qui se mêlait à la terre pour leur faire perdre pied. Elles fuyaient le pinceau qui les rattrapait. Le peintre avait beau faire, sa représentation les tuait net en un secret rituel d'embaumement. Pas vu, pas pris. Il en était si affolé. Il ne voulait pas être responsable des méfaits qu'il peignait. Il fallait que personne ne s'aperçoive de sa détresse. Il fermait à double tour l'atelier. Mais, quand il se retournait, le monstre le regardait dans le miroir des toiles.

Cependant, durant le temps qu'il peignait, l'homme était frappé de joie. Tant de couleurs et de matières, à en barbouiller l'image! Le peintre ardent recommençait sans cesse le remorquage de l'homme qui se tenait caché en lui. Sa peinture serait une œuvre poétique inouïe. Il en parlait avec des phrases naïves remplies de ferveur et se glissait entre les mots pour prendre le large. C'était chaque fois le même écart hors des marges, la même félicité d'y croire, la redécouverte d'itinéraires vierges où se levait un monde étranger, qui était pourtant le sien, mais dont, entre chaque toile, il oubliait même la trace.

Lorsque l'espérance reine lui redonnait son souffle, la peinture, merveille, faisait flèche à nouveau entre ses mains.



0

Il va, va train va bon train parmi les herbes hautes, les jardins et maisons de voltige. Le feu court dehors, à la surface de la vitre, le visage de côte en plaine fait face, il s'ouvre en inspirant, expire pendant la fuite puis revient convaincu du monde rapide saisi par une halte.

1

Mon bagage de secours, je l'emporte en toute hâte et c'est toi, jusqu'à l'endroit ignoré depuis de nombreuses vies. L'espace de l'arôme, avais-je lu dans la version des départs.

Ton vieux cuir interroge, ma main qui t'appartient prend la poignée, luttant contre le désordre; je suis porteur sain de nouvelles moins mélancoliques que l'arôme.

2

Jour trèfle de quatre feuilles, le dernier pétale te nomme, à la folie, beaucoup, un peu. Le souvenir se mord la queue, l'aspic lace le doigt déçu; une déconvenue accouplée, alors que s'établissent les silhouettes propices aux arbres et à l'avenir des lignes fuyantes. On franchit le tunnel. La désobéissance s'arrête aux carrefours, le temps qu'elle ôte les larmes ferrées, puis elle lève ses épaules menues et les frontières gagnent de nouvelles latitudes. Elle dérobe, à l'insu des douaniers, les fruits supendus que livrent les branches d'arbres inconnus, de l'autre côté des barrières.

4

Pain d'air et de vent que tu vends pour que l'on aille, oignon et mie, marcher au grand hasard des bois qui respirent, moins vite que d'ordinaire. Le train passe, dit-on, il escamote les pas perdus. Pain ensemble et champs de blés lents, ma mie, tutoyée à rebours lors d'une randonnée en larmes.

5

Clothilde apporte les cuillers. Le frais, in corpore sano, glisse de toute part.
L'homme en blanc avait prédit le sommeil, après la lutte des trente jours de celle qui enfanta.
L'assaut nerveux des papillons ferroviaires abaisse la nuit. Tout autour, les veilleurs tremblent dans le sens du départ comme des lumignons vaincus.

6

Un jour, les vagues et les motiés de zéro, les ponts, rompus à l'envers, mènent sous le ciel du décor. Le manque complète le o de la dernière caténaire.

7

Flancs jaunes, cousus de bleuets, et le chien bleu qui court devant la ferme en aboyant des miettes rouges dans de roux horizons, près de l'orange balle au bond dont l'étreinte chaude resserre la luzerne ronde captée au seuil du judas, avant que ne s'abatte un voile de paupières.

8

Pilule à double vitesse, aujourd'hui puis demain ne s'attachent pas, rien ne nous rapproche. Train de nuit et de lenteur, train de jour et d'ignorance, nous flottons dans la lie indécise, nos clefs et nos mots flottent à bord de l'Hyperloop.

9
Je rentrerai par le train 80 600,
pendant que le 6 se dénoue dans le 7,
entre chien et loup, exactement. Dans la bouche
souterraine, j'aurai un 8 pour t'enlacer, nouveaux
toi et moi serons sous l'horloge du parvis, à l'heure
3 ou 4, selon toute vraisemblance.

10

Je m'assois à ta place, je ne suis pas à la tienne pourtant. Ta vie me fait signe, l'éclair aidant à dissimuler un doute encore – elle bouge et danse, ses traits varient. Le tunnel approche, la certitude de ta présence déplace tous les êtres de la semaine et moi qui ne dialecte que ferroviairement.



Un fruit à croquer Rond comme ta main Croque, croc Ne t'arrête pas en chemin

•

Où es-tu passant Riverain des rues sereines Habitant des valses lointaines Celui qu'on attend

•

Il court le long des lendemains À la recherche d'un presque parfum Un mystère entêtant et infini Qui palpite sous les doigts amis

•

Sur les bords abrupts du galet Là où les lèvres du marin étoilé Ont découpé un souvenir de silice Il ne reste rien, pas même un précipice

•

J'ai ouvert la boîte aux coquillages, elle a émis un son sec Cela m'a rappelé l'horizon et les sombres histoires, les paravents et les pierres J'ai préféré la refermer, d'un geste immédiat et bref Cela n'a rien changé, l'écho m'a poursuivi le temps d'une vie

•

En jouant aux dés La petite fille Crée un monde Un cerceau de poupées

•

Rumeur, rumeur a hurlé le vent en maudissant le ciel En secouant ses courants et lançant ses tempêtes Rumeur, je n'ai pas brûlé la terre et creusé les précipices, rumeur,

A-t-il crié sous les rayons d'un soleil moqueur, futur prédateur

•

Le ressac de ses mots le fit tomber En bas sur un soupir, vague Le bleu l'enveloppa comme une peau ou une pelure Tandis que l'autre scellait l'infini de sa bouche, sel

•

Je n'arrivais pas à me souvenir À saisir dans le présage de sa main Le sourire vif et imprécis Que formaient ses mots voleurs

•

Courbe précise et méticuleuse de la main Étendue solitaire et ventée des cils Lac amoureux et palpitant des lèvres Soleil silencieux et fragile des seins

•

La matière mate de l'ardoise a accueilli la gravitation des mots Les lettres membres, la mémoire murmurée des syllabes et des rimes

Un monde inédit et maladroit

•

Un crissement de craie sur ton ombre a frôlé le soleil Dans un moment dépourvu de lendemain Il s'est tu, absorbé par les rayons Leur odeur de parfum iode et lilas

•

Il court le long des anneaux de Saturne avec ses semelles de rêve et de pétales nains. Il a froid, l'air est irrespirable et le sol est une douleur et un souvenir

Il court, n'a rien à gagner Il a juste promis d'être à l'heure

•

Tes lèvres d'apparat Aux particules glacées de nougat Ont jeté un léger froid Quand elles ont dit "mérite-moi"

•

Ta patience est ma limite, la rage au ventre de nos serments Tu inclines la tête en pensant aux précipices Je recueille ton ombre dans mon âme Les liens sont têtus, les liens sont rompus

•

Le froid exquis de la banquise a fait ciller les vagues Leur a intimé l'ordre létal de l'immobilité L'écume est devenue glace, glace, glace, dans une confusion indistincte et malsaine des blancs

•

J'ai concassé des particules de lumière pour en faire un rêve prémonitoire Leur donner la consistance amère de mes réveils Pourtant, au son des horloges mixtes, il ne s'est rien produit Il faisait toujours noire nuit

•

^{*} Les poèmes, ici réunis, sont un choix opéré dans le manuscrit Échos















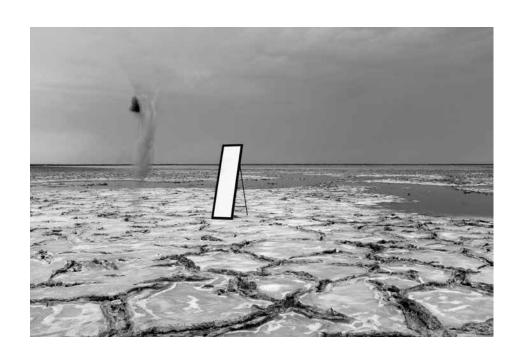




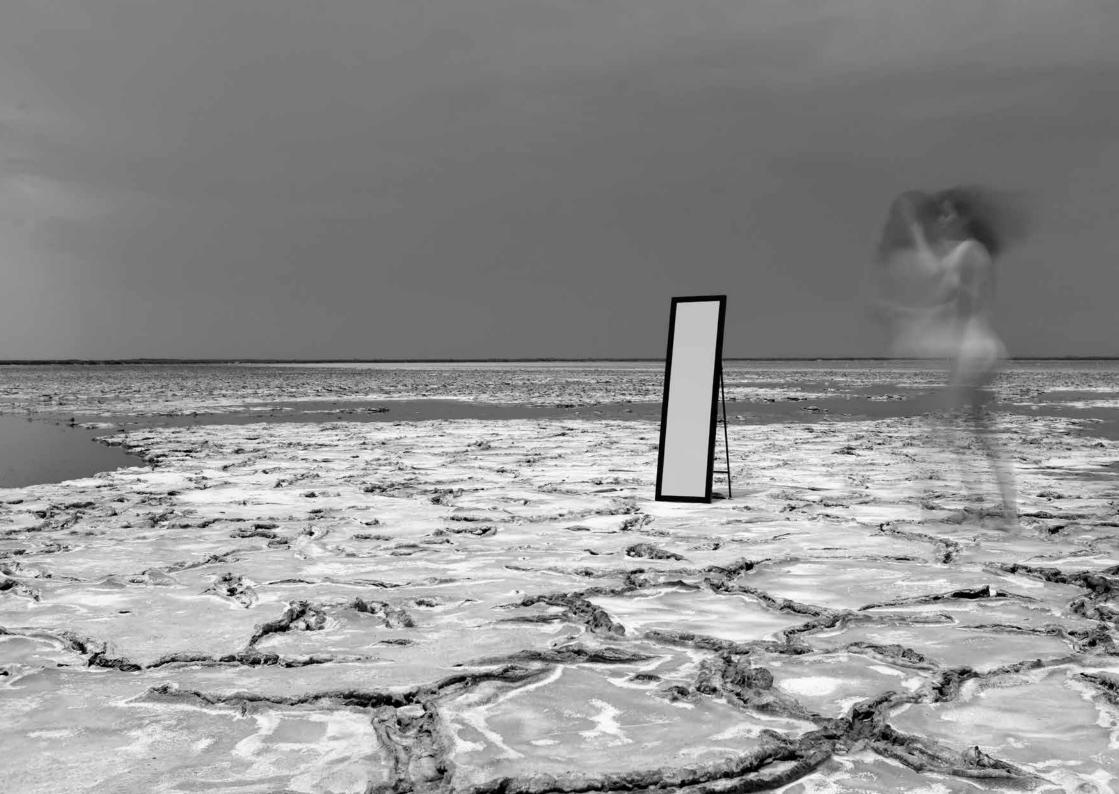














(Petit clin d'œil à Raymond Roussel qui a dévoilé ses procédés d'écriture, dont celui-ci qui est le premier : la dernière phrase du conte est la même que la première à une lettre près.) La nouvelle s'étalait sur presque toute la plage. En arrivant, Lady T se fit remarquer par la mise en place de toutes ses affaires : un immense parasol, mais aussi une robe, des chaussures, un chapeau de paille et des friandises. Tout cela éparpillé au-delà du parasol. C'était une toute petite crique dans les environs de Nice et cette plage était privée. Cet étalage donnait l'impression qu'elle prenait ses aises et les quelques personnes qui se trouvaient là furent choquées par l'impertinence de cette femme qu'elles ne connaissaient pas.

Dès qu'elle eut posé sa serviette de bain, elle s'étendit sur le ventre et sa longue chevelure noire lui couvrit le dos. Alors tout le monde reconnut que c'était une très belle femme, qui, de plus, avait l'air très sportive. D'où venait-elle ? Personne ne le savait.

Les yeux étaient rivés sur elle quand elle décida de se jeter à l'eau. Puis chacun retrouva ses occupations favorites : bronzage, mots croisés, feuilletage de magazines.

Et pourtant on ne la revit plus. Comment avait-elle pu disparaître sans que les secours ne puissent intervenir?

On apprit que c'était une femme assez célèbre, une auteure anglaise réputée, car dès le lendemain, c'est un journal international qui relata la noyade, et la nouvelle s'étalait sur presque toute la page.



Fuir seul

Et marchant sur mes pas sous le poids sourd du ciel je crois marcher la marche jusqu'à ne plus marcher le monde roule sous mes pas je suis instant-retour sur le temps recourbé des sursauts sur et sous la mémoire les souvenirs dans l'intervalle se superposent je marche sans saisir le sens de cet instant

•

Brusques sursauts d'espérances aux creux des caniveaux puis craintes aux ciels parmi les soi le monde multiple hésite je suis toujours du nombre.

Car toujours hors l'espace qui titube hors le temps tâtonnant aux creux de l'incertitude aux fins du fond plausible On doute le probable on suppose le possible.

Moi seule certitude j'avance.

•

Contenu loin de ce qui vient à peine on marche encore vers ces là-bas fuyant tout près.

« La route aussi prenait cette forme en creux!»

Le creux, le creux de l'attente : toujours cette certitude tendue vers ma limite.

Apparition non loin d'une crainte

que quelque chose arrive encore.

•

L'espace
cet impalpable
ce rien
remuant ses humeurs liquides
au fond de la tasse urbaine
n'est plus la substance
qui sait.

Vide trompe-l'œil mal peint le monde sonne creux comme un décor plat relief.

La rue se rend relative n'existe presque plus tandis que les choses vont et viennent se métamorphosent dans l'espace indécis.

Les façades les toits le ciel les façades les toits les façades le ciel et les façades prennent des apparences de trottoirs gémissants les plaintes grises d'une fade apesanteur.

On veut prendre à gauche à droite ubique au carrefour; on improvise à la recherche d'un centre périphérique dans la banlieue du soi.

On reste en dehors dérive s'ajoutant comme une brique à l'édifice des matins mornes; on goûte au doute à grands pas écœurés.

•

Et puis le doute en équilibre sur le fin souvenir laissant les feuilles passées craquer entre chaque moi sans regard je laisse l'eau assécher ma mémoire.

L'apparence se concentre au point d'éclat du jour quand la lumière pointue bascule et me replie sur moi ce fond d'instant qui s'engouffre par les fentes de l'oubli.

Vers la seule

L'éclat de ta bouche claire éclats de voix éclats de toi

Dans l'instant éclos ton œil cligne comme clignote la clameur de l'éclair: « Et

j'ai vu

ton rire

vraissembler ».

•

Ton écriture vient:

« lourd tissu de nuit caniculaire pendu aux cils de son silence au jour vivante pour peu qu'elle brode une marée descendante et une tête pour les averses pour quoi d'autre une tête veiller au seul retour écumeuses lèvres de retrouvailles en fuite tes lèvres à deux pas de la vie alignent bibelots bribes de nuages et tissages de cordes à violon »

•

Mon sourire de silence se pose sur ta joue tes cils en fleur l'accueillent dans notre nuit ma joie liquide s'écoule dans tes yeux tristes ton cou très pâle attend mes lèvres de sucre.

C'est ce visage que je veux être.

•

Le silence qui ronronne
cueille des fleurs
La lumière joue dans l'herbe
heureuse comme tout
Le café digère le ciel
au fond des bulles
Le vert est partout
comme la joie
Comme le vent
il fond.

Quand ta pensée caresse mon ombre les yeux fermés jouissent les mains ouvertes t'attendent les pieds se pâment et se creusent.

Pas un trouble en cet instant ton absence veille sur nous.

Ta présence parle :

« par lui les seins fleurissent jusqu'à la pierre

jusqu'à la porte de la maison celle des champs

l'espace du bonheur

dont le seuil est bas

le geste est aussi vieux que la source »

Par elle

l'espoir frémit d'un seul tenant avec le souvenir heureux de notre île

l'espace du bonheur nous le parcourons

son partage accomplit notre amour

Seuil de l'absence

et

renaître encore?

voir béer

la vacance du temps

qui

ouverte disponible

m'attend.

Dans la fraîcheur des instants nouveaux

d'un amour neuf

excavations de silence trouées au gré de son humeur

férir la tristesse par l'énorme sourire

du monde.

et

marchant à nouveau

sur mes pas

sous le poids sourd du ciel

être comme accompagné de cette seule parole :

« Le monde sied ».

62 / margelles n°14 / été 2023

margelles n°14 / été 2023/63



Marie à la veille de son mariage s'enfuie avec celui qui l'avait lui-même abandonnée quinze ans auparavant.

Isabelle après vingt-cinq années de mariage venait, à la suite d'une campagne de dénigrement systématique, qui d'ailleurs la conduisait dans des contradictions de surface dont elle s'accommodait fort bien puisque le but n'était autre que, d'obtenir le départ de son mari.

Mathilde n'accepte pas le départ de son mari et leurs deux enfants n'acceptent pas le départ de leur père. Tout se complique alors pour Marie.

Bernard, sur un trottoir, indécis, sur place, quelques pas, tourne sur lui-même, revient. Le trottoir est assez large, même assez vaste, pour rejoindre une place. Il y a au bord de la place un bâtiment d'aspect solide et imposant. Une architecture des années soviétiques, grandes lignes horizontales, pierres épaisses, rectangulaires et lourdes. Bernard comme un soldat en faction perdu dans ses pensées parcourt un trajet erratique. Élise qui passe sur ce même trottoir aperçoit Bernard et se dirige vers lui. Bernard sort de ses pensées en apercevant Elise. Il ne la reconnaît pas immédiatement et lui adresse un

regard surpris. Bernard reconnaît Élise qui lui sourit. L'entrevue se joue en quelques mots : « tu as toujours mon téléphone ? « demande-elle. Et puis Élise continue son chemin.

Isabelle veut un autre mari, un autre hypothétique parfaitement adapté à l'idée qu'elle en a, intime conviction, un autre, imaginaire, qu'elle a d'ailleurs bien connu par le passé.

Nadia après bien des complications réussit finalement à partir en voyage avec son amoureux.

Peu de temps après leur rencontre Marie et son fiancé se sont installés dans l'appartement de Marie. Après avoir connu l'exaltation des débuts, Marie se heurte à la réalité.

Deux mois à peine après le début de sa relation avec son nouveau fiancé, Nadia est enceinte. Elle ne le sait pas encore.

Claire se sépara de Georges d'une toute autre manière : elle consentait à le revoir de temps en temps mais cependant sans un instant cesser de dire non.

Daniel croisa Marie, dans la circulation parisienne, elle ne le vit pas quoique cela ne soit pas certain, lui la reconnut immédiatement, mais déjà les voitures qui venaient de se croiser s'éloignaient l'une de l'autre.

.

Serge passa la nuit sous les fenêtres d'Adèle et puis l'esprit léger s'en alla se reposer d'avoir tant voyagé.

.

Marie avait imposé à Daniel un deuil définitif. Il y avait longtemps que Marie ne savait plus lui dire autre chose que non. Après leur séparation Daniel entretiendrait le souvenir de Marie comme l'on va fleurir une tombe, pour Marie le contrat avait été rompu et il n'y avait de son point de vue plus rien à dire.

•

Serge se réveilla le lendemain, déjà le souvenir de la soirée précédente s'éloignait.

8

Au début de leur séparation Daniel dans sa fierté avait tenu des propos absolument contradictoires avec son propre intérêt et Marie également, compte tenu de la continuité par laquelle elle voulait donner un sens à sa décision. Tout cela évidement sans que ni l'un ni l'autre soit à même d'apprécier les motifs sous-jacents de leur propres actions. Ils se séparèrent, mais finalement et probablement pour

d'autres raisons que ce qu'ils étaient capables d'en dire, puisque ignorants de la complexité et de ces aspects contradictoires ; en fait la vie les sépara plus qu'ils ne se séparèrent.

•

Georges téléphonait régulièrement à Claire, elle lui répondait toujours avec joie. Sans que jamais elle ne l'appelle d'elle-même parfois cependant elle le rappelait, mais c'était très rare.

.

Marie prétendait avoir décidé cette séparation. Il y avait chez Daniel une fierté blessée et chez Marie la prétention à une continuité logique relevant du discours plus que d'un accord avec ses sentiments et ses émotions.

C'était une posture de principe, tenable tant qu'elle ne serait pas remise en cause par les aléas de la réalité. En effet tout au fond de son être Daniel était encore amoureux et le serait probablement toujours, tant que rien ne viendrait réveiller cette émotion, elle resterait endormie. De son côté pour Marie il en était de même.

.

La rencontre de Jeanne et Louis fut aussi simple qu'il est possible. Quelques mots échangés lors d'une soirée et le même sentiment partagé sans qu'ils en aient bien conscience, chez chacun d'eux la même difficulté à s'exprimer, la même volonté de répondre, le choix des mots

leur semblant à l'un comme à l'autre comme imparfait, cependant répondre, répondre, répondre jusqu'au dernier au revoir, encore répondre et se quitter en s'étant bien promis, par d'aussi nombreuses réponses, de se revoir.

.

Assis sur un des bancs de la cour du lycée, Jean regarde Ariane marcher vers lui. Ils se retrouvent de cette façon à chaque fois que leurs occupations respectives ne les appellent pas à se séparer.

. .

Pour Jeanne et Louis, les rencontres se poursuivent ; chez l'un comme l'autre l'émotion se révèle, cependant aucun ne le laisse paraître si ce n'est par cette incapacité qu'ils ont à se séparer, le moment de se quitter devient luimême une déclaration, par l'incapacité même à se quitter. Chaque rencontre pouvant alors se prolonger autant que l'un ou l'autre ne soit pas par d'autres considérations dans l'obligation de remettre à bientôt leur prochaine rencontre. C'est ainsi qu'ils tissèrent ce lien sans bien savoir ce qu'il pouvait en advenir, l'un comme l'autre étant dans l'impossibilité même de pouvoir le reconnaître explicitement face à l'autre.

.

Laurent s'était toujours, comme tout le monde, conformé à cette idée de la liberté qui se résume à agir selon sa propre volonté. Il résultait de cela une sorte de déception

constitutive d'un état d'esprit chronique fait de désillusion. S'en suivait invariablement un discours de rancœur.

•

Serge déteste la situation dans laquelle il se retrouve. Il n'agit plus que par l'agitation que déploie un naufragé au milieu de l'océan, une activité incessante le tient encore à la surface, vider l'eau aussi vite qu'elle entre à travers les déchirures.

.

Georges avait demandé à Jeanne de lui rapporter sa clé. Elle vient la lui déposer, glissée dans une enveloppe qu'elle place dans la boîte à lettres du bureau de Georges. Ayant rendez-vous avec Justine vers dix-huit heures, il était à deux doigts de donner cette clé à Justine, mais il se ravisa.

•

Martine qui vivait avec Laurent depuis de nombreuses années, tenait à peu près les mêmes positions, tout étant moins exposée à la rancœur puisqu'elle s'était construit un monde domestique obéissant à peu près à l'idée de ce que, d'après elle, devrait être le monde. Tous deux étaient enclins à penser que tel était leur destin. Ils cultivaient donc un mélange de fatalisme et de désir de rébellion inassouvi. Ignorant, et cela comme la plupart de leurs contemporains, des raisons profondes de leur déception. Ils produisaient toutes sortes de raisonnements, bien sûr sans jamais en éprouver la solidité, raisonnement dont la construction



discursive s'organisait par la seule et unique conjonction : « oui mais ».

Après avoir tenté une première liaison qui s'était terminée par un changement de serrure de la part de son amant, Valérie avait rencontré Bernard, ils s'étaient, sans jamais s'être bien connus, retrouvés, croisés par hasard.

Passé les premiers temps d'une rencontre où les questions restent ouvertes, il arrive un moment où les limites se révèlent et se mettent en place. C'est là que se creuse le lit de la déception, cette rivière sourde et souterraine, enfoui dans le regret. Entre le désir très entreprenant et très précis de Valérie et celui très réservé de Bernard, cela arriva très vite.

Valérie demande et Bernard traîne les pieds, cette réticence embarrassée que Valérie vit très mal, Bernard s'en rend compte mais ne lâche rien, sinon le minimum. Cependant en face de cette réticence, de cette réserve de Bernard, Valérie multiplie les signes de tristesse, puis amoureuse très attentionnée elle s'applique.

[...]



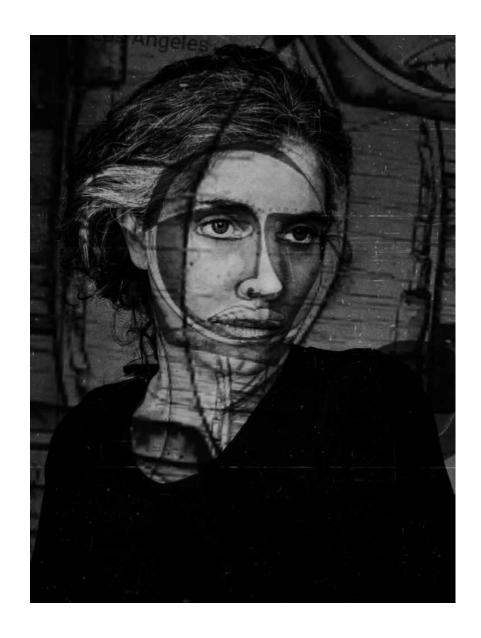
Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier, mais qui sont là, plutôt, comme des récits en attente et restent à l'état de rébus, enfin, des symbolisations enkystées, dans la douleur ou le plaisir du corps.

Michel de Certeau, L'Invention du quotidien

































Des chiens descendent des montagnes dans la vallée. Ils s'arrêtent sur les pentes autour du lac. Ils s'assoient, ils s'allongent. Je vois des chiens à perte de vue. Ils me font signe de me taire.

Les chiens me mettent un collier et m'attachent à une corde attachée à un anneau dans un mur. Ils font attention à ce que la corde tienne bien. Ils mettent un peu d'eau dans une gamelle près d'une niche. Puis, ils s'en vont.

Nous ne vivons pas comme des chiens, me dit un chien. Nous sommes ailleurs, pour toujours ailleurs.

•

Souvent, des chiens lancent une balle que je cours leur rapporter. Ils lancent la balle et je cours de toutes mes forces. Ils lancent la balle et je cours de toutes mes forces. Nous ne pouvons pas nous arrêter. Seule la nuit nous oblige à rentrer. C'est notre vie.

Ta violence est bien plus terrible que ma violence! me répète un chien qui s'amuse sans cesse à aboyer.

Qui ne voudrait pas vivre seulement avec un chien? Ou plutôt, qui ne voudrait pas vivre comme un chien? De là, sans doute, l'histoire d'Ulysse et de son chien.

•

Donne-nous à manger ! réclament les chiens dès le matin. Comme toi, nous ne voulons que manger. Oui, seulement manger, tout pour seulement manger, comme toi. Entente parfaite entre tous les maîtres. Ils se reconnaissent plus vite que les chiens. Ils s'aiment, ils s'adorent. Ils se parlent souvent pendant des heures. Voilà le vrai amour.

Je reste allongé sous un arbre avec des chiens. Il fait chaud. Nous nous étirons sur le ventre. Je baille, je somnole, je pose mon menton sur la terre battue. J'entends que les chiens sont inquiets pour moi. L'un d'eux me parle à mi-voix. Ne te prends pas pour un chien. Tu n'y arriveras jamais. Tu as compris ? Obéis et tiens-toi tranquille, ce sera déjà beaucoup.

•

Je tente d'aborder un chien sauvage dans la vallée. Il ne veut rien me dire. C'est trop dangereux! me prévient-il, avant de s'éloigner à toute vitesse. Je n'en saurai pas plus.

Un chien se balance sur une balançoire au bord du lac. Il me jette des petites fleurs bleues à la tête. Tu aurais voulu des éclats, des tortures, des guerres, des carnages, chantonne-t-il. Mais, il n'y a que des promenades, des jours et des jours de promenades, et encore des promenades.

Conversation avec une meute de chiens. Le ton est rude. Pourquoi remues-tu à nouveau le passé? s'étonne un chien roux. Ne fais pas comme tous les désespérés qui sont si contents de raconter leurs malheurs à tous les désespérés qui n'attendent que ça. Fais comme nous. Fais semblant, et regarde les étoiles.

•

Un chien me rend fou à force de me caresser jour et nuit. Je n'en peux plus de sentir sa patte passer sur ma tête.

Je porte un masque de chien, me confie un chien au bord du lac. Pirandello aurait pu remplacer tous les personnages de ses pièces de théâtre par des chiens. En fait, nous avons le même destin.

Si tu avais senti un peu l'odeur du gibier tu serais déjà au paradis, me dit un chien de chasse. Nous, les chiens de chasse, nous sommes toujours au paradis.

•

Chien si fier d'être sur une toile du Titien, de se trouver près de Charles Quint, d'être là jusqu'à la fin des temps. Comme moi, les autres chiens sont jaloux.

Je suis des yeux une femme qui marche vite avec un grand chien noir. Elle ne le tient pas en laisse. Elle le laisse au contraire aller où il veut. Elle le laisse effrayer les passants, faire peur aux enfants, bondir sur d'autres chiens. Elle est heureuse.

Promenade à l'heure entre chien et loup. Les chiens sont ravis. Ils guettent peut- être les loups. Le ciel s'assombrit. C'est un peu la fin du monde. Nous prenons un dernier apéritif. Nous bavardons encore. Nous n'avons pas envie de rentrer à la maison.

•

Patience des chiens. Il n'y a pas de plus grande patience. Ou estce une ruse encore ? Tu es plus dressé que nous, s'épanche une chienne avec un air langoureux. Plus tu nous dresses et plus tu es dressé. Nous, nous rions souvent, nous ne prenons rien au sérieux. Toi, pour arriver à tenir un peu entre quatre murs, tu es fou. Et, en plus, tu te plains. Mais qui a inventé cette histoire?

Nous ne faisons qu'aider, nous sommes là pour aider, me murmure un chien dangereux. C'est la seule raison de notre présence. Sinon, crois-moi, nous serions tous déjà loin.

•

Des chiens dorés arrivent des nuages alors que le tonnerre tonne. Ils me saluent, ils me prennent par la main, ils m'emmènent voir des femmes dans un volcan. Ils me disent soudain un Canto d'Ezra Pound.

J'en ai assez de manger des sucres. Pas un quart d'heure sans que les chiens me mettent un morceau de sucre dans la bouche. Pourtant, je fais tout bien. Alors, pourquoi?

Je découvre un soir avec des chiens un squelette de chien dans un fossé. C'est si rare que nous le regardons sans dire un mot. Mais les chiens se remettent vite à marcher. Ils ne se retournent pas.

•

Dans un champ je suis assis entre deux chiens-loups énormes qui se sont dressés sur leurs pattes de devant. Je dois rester là. C'est la seule image dont je me souviens.



Les chiens me parlent un matin. Nous aussi, nous acceptons une sorte de jeu, me disent-ils. Ne crois pas un instant que nous obéissions à qui que ce soit. Tout cela, c'est du pipeau, c'est de l'opérette. C'est la grande farce qui fait tourner le monde. Que veux-tu de plus ?

Les chiens ne supportent pas de me voir à quatre pattes. Mais, je ne fais pas grand chose. Je me promène un peu, je sens des fleurs, je saute dans l'herbe, je cours après des papillons.

Longue mélodie chantée par un chien dans la nuit. Il s'agit d'une épopée ancienne. Des arbres poussent dans le désert. Des fleuves montent sur des montagnes. Des chiens dansent avec la lune.

Les chiens reprennent un soir leur conversation. J'écoute de loin. Je ne dis rien. Camus s'est trompé, insiste un chien. Pas seulement l'homme mais, nous aussi, nous refusons d'être ce que nous sommes. Nous avons même décidé très tôt de disparaître, alors que l'homme, c'est une autre histoire.

Nous sommes amoureux ! s'emportent des chiens un jour de ciel bleu. Tu ne vois pas que nous sommes amoureux, que nous sommes toujours amoureux ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?



D'avril 2022, d'un agenda personnel, du tournage d'un film et de l'espoir inouï du renouveau

1ère partie

Poissons-souvenirs nassés dans ce drôle de mois Accrochés à ma mémoire par un fil léger Per dies et noctes dans ma boîte crânienne qui pendouillez April April comme tu danses et tressautes

En avril le rêve sur un cliquetis de mots tisse sa toile

Tout le monde dit : En avril ne te découvre pas d'un fil L'espoir est si tenu

Dans les jardins les fleurs commencent à s'ouvrir Mais de cet épanouissement je ne dirai rien Je laisse à d'autres conter fleurette Mieux convient de plonger dans l'eau glauque du temps À la poursuite de ces poissons-souvenirs ondoyant Tout au fond de ce drôle de moi

Je suis à Figuerolles
Au-dessus des flots passe, comme un soupir, le Pélican
En direction de la calanque de l'Espinon
et de l'émissaire de la station d'épuration
N'en déplaise à Musset

L'artiste ne puisera pas son inspiration dans le spectacle pervers
De la souffrance d'un animal auto mutilé
Autour des rejets nauséabonds abonde le poisson
De quoi nourrir une famille entière de petits pélicans
Même si j'ignore encore que mon cœur bat la chamade
Mon clavier ne vibre pas à son rythme
C'est du choc de la réalité que naît l'inspiration
Choses vues, choses vécues,
 et toutes celles dans la rue qui me laissent
Pantoise, en rade
L'agenda, suite listée d'actes que tu dois accomplir,
 est le grand maître du Jeu
Il décrit mieux
Ton âme
Que les sensibles palpitations

Dis comment tu gravis les heures du jour Dis comment tu traverses la nuit, le dernier travail achevé, Linge lessivé, vaisselle rangée, courrier envoyé, herbe coupée, Combien de tronçons de toi tu abandonnes sur le chemin Que sauves-tu du temps qui passe?

Penche-toi sur ton agenda comme un miroir Et découvre ta vérité

En ce mois d'Avril 2022 1er avril

Maintenant mon image sur les murs tapisse les lieux publics Comme c'est curieux Le regard suit les pages oubliées D'un vieux tapuscrit dont l'encre s'efface Mais le souvenir subsiste pris au piège des mots

Écoute le chant de la mer
Branché sur le ressac des flots, le téléphone enregistre
des voix inconnues
Venues des profondeurs
Le combiné déverse au creux de mon oreille
le chant insidieux du désir
Et la honte m'envahit

Derrière la loge du cinéma, depuis longtemps l'ouvreuse Maquillée avec soin, ne décline plus le programme Au bout du fil

Allô? Demandez le programme!

Ce fut un mois de grand vent revenu Où le printemps s'engouffre en catimini Tressautant Égarant parfois le soleil de lourdes après-midi Parmi des jours de froid et de pluie

Parfois cependant
Le mistral violent porte son courroux
sur l'univers devenu fou
L'arrache-tuiles hurle,
tourbillonne sur villes et collines
Pourfendeur de bois, arracheur de malheurs,
Il sème de branches cassées les chemins

Pour quel retour?

Silence, on tourne rue d'Aubagne

Photographie de plateau : plan américain. R. G.
Vissé au sol le metteur en scène buste de rouge vêtu
Adossé à un étal de tomates aussi colorées et rondes
que dans un livre d'images
Pivote sur lui-même paumes ouvertes
Rien n'échappe à son regard
L'oeil parcourt les strates de la réalité
à la recherche d'une ultime composition
Et l'esprit s'envole jusque là où s'arrime le sens
Ici se reconstruit un monde en décomposition

Ailleurs dans la grande Cité où la misère rafle la mise Rue d'Aubagne, le 7 avril. Le mistral emporte les douleurs enroulé de rafales maudites

Église des Bernardines/Marseille sur un banc vermoulu un enfant s'est endormi La musique des anges le berce.

Une fausse diva égrène des vocalises Dans une église désaffectée

L'âme des choristes pioche l'espoir dans les pierreries lumineuses de son regard La diva rousse draine vers des pays de merveille les esprits désenchantés Tout est faux et si vrai

Silence. On tourne

9 avril

Bonheur et malheur jouent à la marelle À cloche-pied chacun sautille de jour en jour Qui atteindra le ciel d'avril ? Lequel de deux poussera le plus loin le caillou rouge comme rubis Sur ce mois pavé d'anniversaires ?

C'est que souvent le sort varie Et qu'au bout de tant de bougies soufflées hurle le vent du cimetière Par **9** fois le cercle fut tracé

C'est l'Ancien qui mène la danse, ronde des ans qui tourbillonnent, des jours qui se frôlent, Le cortège avance, tant de bonheurs seront-ils emportés ?

L'Ancien pose le premier un pas chancelant

sur le tapis moussu des jours

Il entraîne de sa main tremblante F, deux bonds et N les suit, puis Y cinq pas

en arrière surgit et vite L le rattrape et S après une pause les rejoint,

6 jours s'écoulent et voilà B et M, tout au bout du mois F ferme la chaîne

Fabien, Nohlan, Yann, Louis, Sophie, Benjamin, Marie, Francis tournez, vous tenant la main, pour conjurer le sort. Michel a lâché la ronde

Avril futile pressent la fête des jours heureux Le cœur ne se chauffe-t-il pas à la chaleur de l'espoir?

10 avril

C'est difficile d'être Avril quand après vous bourdonne la ¬ promesse de Mai

Les lilas sont fleuris

Ce n'est pas parce qu'au fond d'un cabinet le champagne ne sera pas sabré que le peuple ne trinquera pas désormais.

Quelque part ailleurs mais dans le même temps la Faucheuse bâchée de noir avance inique Dans un spasme de détresse

Vous avez décidé de ne pas céder

– la Femme et l'Homme plus que jamais unis –

Et avancez main dans la main sur ce chemin invivable

Traversez le mois encore et encore des jours Jusqu'au bout du destin à pas mesurés Le vieux cendrier de verre s'est brisé sur le sol Cendres aussitôt éparpillées

14 avril . Rue d'Aubagne

À l'entrée de la rue Au creux du mur Sous un parapluie clair une silhouette bleu ciel Mince et droite sourit et accueille l'étranger Photo enchâssée tirée d'un catalogue de mode Elle affiche sa candeur juvénile Dans son carreau de faïence Comme l'image d'une nouvelle divinité en costume pantalon Que vous devrez honorer Avant de pénétrer dans le quartier

Laraire précieux au bord de la cité Laraire mystérieux Cœur de ville saignant

Toi qui passes honore la mémoire des morts C'est sur leurs corps écrasés que se fonde l'avenir de la cité

La nuit tarde à obstruer la rue d'Aubagne La lune ronde s'élève avec malice et grâce Indifférente et si blanche Bien au-dessus de la foule des figurants

Place du 5 novembre

La foule des comédiens arpente la rue

– Pas en avant

pas en arrière –

Venue du Pont métallique qui en son heure connut

lui aussi ses morts
– Ouvriers assassinés!
Et vous, humains fraternels, qui les pleurâtes alors!
Le temps charroie tant de vos douleurs –

Décidément la rue d'Aubagne n'en finit pas de creuser au plus profond de la ville au plus profond de nous au cœur de Noailles elle nous engage

Devant l'obscurité enfin tombée Drapée comme dans un linceul La rue enfin frémit

La tête d'Homère flotte sur les murs décombres disparus Lignes d'un rouge immatériel qui soulignent l'espace vide L'immeuble effondré a tué Aède, chante le malheur des hommes

La colère leur appartient, aède sacré
Trop haut perché?
Coupable d'indifférence? Lui? Que nenni!
Depuis 3000 ans le poète coule sur les passions humaines un regard
Compatissant
Mais que voulez-vous qu'il fasse?
Les temps modernes l'ont réduit à l'impuissance!
Fiché au bout d'une colonne,
Buste mutilé, ses moignons incapables de tenir le stylet,

Il se tient à l'écoute de la mêlée
La parole populaire est là, vivante à ses pieds
Giclant d'abord des propos des femmes
Penchées sur le lavoir, de grands coups de battoir
abattant leur tâche
et éclaboussant sans retenue les réputations

- Délit langagier, vous avez dit?

Puis de ce grand cri jailli des fenêtres borgnes ce soir-là d'avril Lamento funèbre en hommage aux corps écrasés Démantelés par ces murs en ruines

Au cœur de Noailles, à un carrefour de rues, L'écho clame le malheur d'exister aux quatre coins de la place Et le dialogue se noue De siècle en siècle De poète en poète Sur la tente toit déployée place du 5 novembre Face au divin Homère A pris place l'homme à la chevelure argentée Il siège tel Zeus, lance de haut un regard perçant sur la scène Surplombe la foule humaine assemblée autour de la colonne Voit au loin la rue Mêlant couleurs et personnages, Métamorphosant le mouvement en lumière

Les temps nouveaux sont arrivés Buvons la coupe au seuil de la nuit Seul le malheur perdure Et la fête continue Le cœur décidément bat la chamade

Au bout du mois l'espoir?

[...]



Un jeûne

à Laurence Deffayet

Dans cette grotte feuilletée de doigts serrés où tu te suspends, chenille flottant un tout petit peu au-dessus du sol et sans léviter, c'est là quand la force t'a laissé que bourgeonne ton corps. Pas de mots qui grondent ni de certitudes mais toi accueillant ce qui n'est ni vision ni voix, quand il suffit de prendre un crayon et de tirer sans y penser ou si peu le fil brut du poème qui devient.

Il suffit de trois jours et tu te décalques en un désir plus clair plus pur d'écrire sans penser à rien d'autre que ce mot poème une toute petite table où tu iras dîner de tout ce qui fait voler.

Il suffit de trois jours et tu rejoins les anciens sur une barque plus légère, un ruisseau te conduit tu glisses sur la patience et sens sur toi le sourire.

L'effort a disparu les épines dans le crâne aussi et l'élan vers quoi que ce soit d'autre que ce pays de faiblesse, où trembler fait voir sous l'eau des cailloux qui parlent.

À la sixième heure dans la lumière dorée du soir pour rompre le jeûne tu vas croquer de ces noix que mangent ceux qui espèrent mieux voir la nuit, Et tu boiras un peu de lait sombre au goût de fruit. Pourquoi cette heure ?
Un hasard.
Mais quand la ligne sera parfaite,
tu n'auras pas imaginé attendre
que s'alignent les aiguilles sur le cadran
comme dans le ciel petite et grande casseroles,
Et être ainsi posé en funambule
sur une route chargée de tant d'odeurs.

Tu le devines, C'est alors qu'apparaissent les astres qui disent sans bruit ce qu'on ignore.

Déception

Je suis venu vers toi avec toutes les voix qui soulevaient des tombes qui appelaient des fantômes qui les espéraient. Le sais-tu? Je suis venu
pour verser le vinaigre d'or
sur nos plaies
et les lécher
Pour qu'ensemble
nous passions ce pont qui inscrit
à la paume des pieds
le trait rouge et brun
du sang
qui est plus que le nôtre.

Je ne suis venu à toi ni pour des frères que je trouverais ni pour des amis ni pour un amant ni pour tromper la solitude, Je suis venu pour n'avoir plus besoin de trouver.

Le temps reste encore Je suis bien vivant Entends-moi Que ma vie ne se termine pas en défaite même si tout son cours le fut.



Chemin

Mes pieds se souviennent de ce qu'il faut faire pour arriver à toi, du chemin. Ils savent que je traverse le sol en reconstitution de mon jardin et que je marche le long d'une petite route bétonnée à côté d'un morceau de forêt – me désolant de son peu de profondeur, tout en frissonnant au contact de Ceux qui se tiennent à sa lisière -, que je traverse une plus grosse route, à l'endroit de son tournant, avant de longer un champ, sur un chemin qu'il faut faire et refaire pour qu'il ne disparaisse pas. Je pensais être presque seule à l'utiliser, ce sentier, avant d'y voir, au loin, deux figures aux formes incongrues, difficilement lisibles, venir à ma rencontre. Le temps de leur approche, j'ai peur. Peur qu'ils me heurtent, qu'ils me jettent à terre, dans la mer-de-boue, en me cassant peut-être le bras (c'est arrivé une fois, à une fille dans un champ, en bas de la colline, de l'autre côté). Je ne parviens pas à me défaire de mes-compagnons-les-craintes. Mais ce ne sont que deux garçons qui poussent à grand-peine leurs vélos à travers les flaques. Le premier me lance : C'est dur, hein? Désignant la boue de son menton. Je réponds un Oui complice. Je suis simplement parmi de fiers enfants. Nous luttons, avec satisfaction, contre cette résistance que la terre, lourde d'eau, oppose à notre mouvement.

Sursauts

Le monde des arbres revient un rouge-gorge à la fenêtre par le biais d'une branche élancée au milieu du cadrage accidentel de mes pensées penchées sur...

Au milieu de tout ce qui m'occupait, je me redresse ici, touchée à ma peau-d'air, à mon être-élargissant (ce très grand manteau d'épaisseur sensible, de masse qui se meut en appréhension aiguë). Une ruée du sang, vieux mouvement qui se fait nouveau en moi, déborde dans un bourgeon, poussant d'une branche qui s'ajoute à une branche émanant d'un tronc, émergeant d'un sol; sol qui nous porte depuis son exil, son sous-béton-qui-coupe une respiration dont le cours coupé peine le puits de mes impensées.

Notre souffle n'est pas entier. Soufflons mais il est coupé.

Dans cette nouvelle douleur respiratoire, je sais que je n'ai jamais connu de huis-clos. Seulement couche sur couche sur couche, des générations d'oubli. Ou des désirs coupés courts par des colères grosses comme des vies. Comme endormie, mal dessinée ou dénuée de conventions, mon attention est inaccomplie, mes mains tendent vers puis retombent. Peut-être... Voilà! Peut-être, donc... Peut-être, maintenant, qu'il est question d'aller-vers, qu'il est question de faire-avec, que c'est

l'épine inconnue de passer.

Le retour renouvelé, qui roule et reste en moi, des quelques branches et feuilles, bois et élans verts, je l'appelle ouverture. Mais si ces éclats du monde étaient les visites de la vie nouée, je pourrais aussi les appeler Indices, Amis, ou Sursauts du matin.

Parterre

Par terre, le printemps vient se mélanger à l'hiver. Au ras du sol des cœurs de fleurs, jaunes comme des œufs. Et chaque brin d'herbe, chaque détail de mousse – même les feuilles brunes, les tiges jaunies - sont recouverts d'une gravure fuyante de givre, marqués ou peut-être même morts de la persistance d'un froid, qui était lent à venir, qui tarde maintenant à partir, sans jamais avoir été tout à fait hivernal. Ici, poussent dans l'incertitude entre saisons incertaines quantité de plantes. Cette richesse rompt avec ce que je connais. Là où je vis, le jardin était de béton, il y a peu. Chaque fois que la verdure y pousse, qu'il y vient une taupe, ou des vers de terre, on s'exclame comme du premier pas d'un enfant, ou de ceux d'un convalescent de très longue date. On pousse des cris de joie quand on voit revenir, même en processions précaires, lentes, les vies du sol. Au verger mi-friche, cette vie n'est pas partie, ou elle y est revenue il y a assez longtemps, pour exister en splendeur de richesse variante, d'épaisseur, d'aisance, qui font oublier l'attente dans le presque rien, le maigre espoir qui vit, d'évanouissement en soubresaut, la vie après la coupure des eaux communicantes. De toute évidence, il y a des choses dont il est très

difficile de revenir. Je n'ai pas l'impression d'être trop mélancolique en l'écrivant. Je suis d'un monde aux prises avec une difficulté de retour, après avoir engendré de l'insoutenable. Je me dis qu'un début de retour, par détour, est de se pencher sur les dessins du sol. J'entends Nina Simone chanter-crier Mississipi Godamn, jetant sa tête en arrière, ses mains sans relâche engendrant leur rythme menaçant au piano

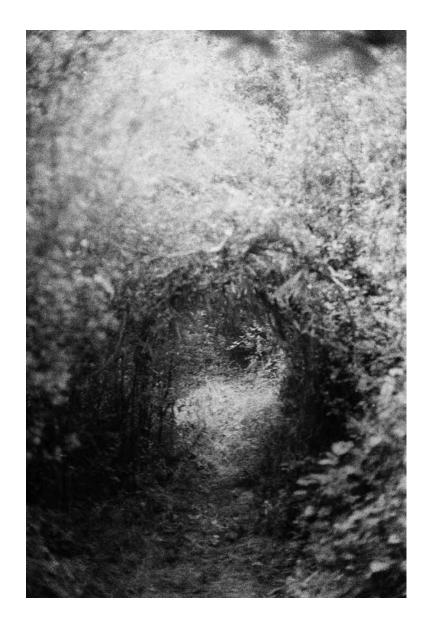
I'm going home now, going home now, going hooooome now.

Approche

Pour arriver au verger, j'ai longé un champ dont la terre vient d'être retournée. La terre de janvier a dû être dure, ce matin de givre, mais depuis le soleil a tout réchauffé, tout remué et, poussée par les épines au bord de ce sentier, presque disparu dans le champ retourné, je me suis mise à marcher sur une mer noire de terre fraîche. J'y tenais des équilibres ; j'ai failli y perdre mes pieds, jusqu'aux chevilles! Mais, en prenant de la vitesse, j'ai réussi à rester à la surface, passant de bout en bout de cette terre mise à l'envers, de cette terre révélée. Je n'ai même pas commencé à imaginer comment nettoyer mes chaussures.

Auvergermi-friche-nouvellement, sporadiquement, planté – je suis toujours aussi timide d'écrire depuis et sur lui. J'y tourne en rond, j'y regarde les arbres, les rouges-gorges et le gui du coin de l'œil. Bientôt j'y fermerai les yeux tout à fait. Difficile d'être assez oblique au contact de ces vies.





Migrations

Il y a, au verger, deux sons de migration : le passage des voitures sur la modeste colline d'en face, et le cri des oiseaux, des canards. Ces deux sons-demigration dessinent des lignes. La première est horizontale – moteur après moteur après moteur –, la deuxième est arquée. Je ne vois pas les oiseaux d'où je suis. J'entends leur départ dessiner des arcs au ciel, tellement éphémères, qu'ils ne sont pas visibles, mais audibles, oui! Il me semble que c'est le même cri des oiseaux que ceux de chez moi, entre l'État de New York et le Massachussetts, mais c'est à l'automne qu'ils signalent leur départ vers le sud, fuyant la force de l'hiver : c'est migrer ou mourir. Je ne sais pourquoi ces oiseaux, ici, passent ou partent maintenant, ni où ils vont, mais leur cri me dit Migration.

Semis

J'ai lu que rien n'est innocent, aucun mot, aucune histoire! C'était après avoir planté un début de potager, des petits pois et des pommes de terre en germe. Les petits pois étaient comme des bijoux. Pour briller, il faut être dans l'état perpétuel de qui-sort-de-sa-baignade, naît de l'eau, conserve la fraîcheur de son être émergent. Certains étaient rouge pâle d'une variété polonaise, d'autres vert pâle. Je les ai plantés serrés. J'attendais de semer depuis des jours, des mois, mais cet évènement tant attendu avait l'air de rien: faire un petit creux,

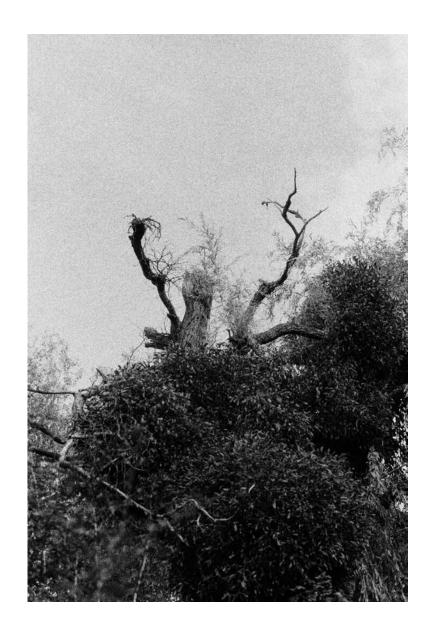
mettre cette chose infime en terre, l'y cacher. Mais, rien n'est innocent. Ni les graines-mots, ni les motgraines. Planter les pommes de terre avait quelque chose de moins insignifiant, en apparence du moins, parce que celles-ci étaient plus grosses, grotesques, et belles : des tentacules violettes vertes et blanchevertes en émanaient ; excès sur excès sur excès en germe devenu nouveaux membres d'une vie vécue au noir!

Nous

Qui, nous? Humains, arbres, herbes, gui, fil de fer, pierres, oiseaux? Oiseaux, pierres, fil de fer, gui, herbes, arbres, humains? Le choix de pronoms personnels me met mal à l'aise. Comment ni inclure avec trop de présomption, ni exclure par ignorance ou rejet? Comment dire que nous partageons quelque chose, une appartenance (monde), une accoutumance (amour, parfois), sans nous enfermer en dehors dans nos existences respectives, sans nous figer au-dedans de nos ratures descriptives? Nous écrivons de nos corps

posture de plainte posture de plante parcours par pied.

Je ne peux dire Je sans dire par quel pluriel j'émerge de l'eau pour naître à l'air, au durable bain involontaire de poussière, lumière, et autres entités granulaires, alors, du grain au globe, j'écris Nous.





Verger-Lisière

Ici, j'entends le verger. C'est l'espace d'une double négation : ni la maison et le jardin qui l'entoure ; ni l'immense forêt du monde. Je suis à la lisière de mon-monde et du monde, au verger : au point de jonction des désirs. Le monde, les mondes, la forêt-du-monde-rendue-à-elle-même, semblent contenir des désirs qui répondent au mien, qui le supplantent et l'alimentent, depuis une hauteur d'univers, depuis une rotation planétaire, depuis une rondeur de rythme qui brouille et mêle les petites lignes et courbes que je trace de mes pieds et de mes mains, par amour des surfaces et ce qu'elles cachent, par désir de trouver le où-vivre auquel je pourrais être hospitalière.

Parler avec le Verger

Qu'est-ce que je peux te demander ? Je veux m'extraire de la peine, de la gêne, mais je reste péniblement à t'écouter. J'écoute le verger. La langue que j'y entends, je suis comme à l'abri de la comprendre. Abritée par la distance dont le cœur s'entoure. La langue inconnue qui ne passe pas par les passerelles de ma pensée, de ma parole. De mon poème ? Fermer les yeux et le monde n'est plus surface. C'est un chant que je sens ici, mais il arrive de l'intérieur. De l'intérieur du ciel, de l'intérieur de l'air. Ils prêtent leurs corps creux au passage du vent, qui se heurte après aux corps pleins, bien plus nombreux que les corps creux. Comme si le verger lui

aussi était fabriqué de consonnes nombreuses et de voyelles rares. Comme si un arbre, quand il vit, était une consonne, puis, en mourant et en se creusant, devenait voyelle. Le monde comme la langue, chair et souffle confondus. Quand il n'y a plus que souffle, c'est du fantôme. Quand il n'y a plus que chair, c'est de la carcasse. Nous sommes des risques pris, des enfants de mélange.

Ces poèmes sont extraits d'une écriture en cours, Pour une pensée de verger. Manuel agropoétique.

Le temps le plus propice pour naître n'était pas n'était pas aujourd'hui

La Tour de la Mort s'élève se voit déjà de partout n'aura pas sa pareille

En un cercle, un cercle immense large des cycles s'achèvent Des victimes sans tarder, seront là, présentes. Simultanéité toujours si remarquable des sacrifiés et des armées.

Henri Michaux, Déplacements Dégagements, Gallimard, 1985

« Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur; mais il est ici, sans doute. ». À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure où je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque sur toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial?»

Voltaire, Micromégas (Histoire philosophique), Garnier-Flammarion, 1966

Étienne Pinat est professeur agrégé de philosophie et chercheur indépendant. Il est spécialiste des œuvres de Martin Heidegger et Maurice Blanchot. Il est l'auteur de Les deux morts de Maurice Blanchot, Zeta Book (2014). Il est directeur en chef adjoint de la revue en ligne "Actu-philosophia". Son écriture poétique est adossée à sa pratique philosophique (ou l'inverse). Un premier recueil est en cours de préparation.

Anne-Marie Zucchelli est publiée régulièrement en revues. Son dernier recueil, La nuit finie, est édité par le Petit Véhicule (2022). Elle a créé le blog n(o)uages pour donner la parole aux poètes, à leurs lecteurs et aux artistes en dialogue (nouages.com). Docteur en littérature et historienne de l'art et de l'architecture, elle allie dans sa vie professionnelle, recherche, écriture, commissariat d'exposition et médiation.

Chem Assayag. Au terme d'écrivain, il préfère celui "d'écrivant". Il a publié Attentes, Éditions Le Manuscrit (2007) et Muances, Éditions Le Manuscrit (2004).

Clémence Goubault est photographe, elle vit et travaille à Lyon. Après un double cursus en langues et littératures anglaise et espagnole à l'Université Paris Sorbonne et un séjour d'étude à Londres (Université de Westminster) elle se découvre une passion pour la photographie. Son travail s'élabore autour de narrations visuelles. Les séries conceptuelles élaborées à partir des thèmes (dépression, urbanisation, distanciation sociale, migration) qui invitent à méditer sur notre rapport au temps et à la civilisation.

Nelly Froissart. Formée en Arts du spectacle et en Lettres modernes, elle est enseignante et comédienne. Elle a publié des textes dans les revues "Festival permanent des mots" et "Poétisthme". Son premier recueil, *Du sable à la mer* est à paraître aux éditions Sans escale, courant 2023.

Bruno Guattari vit et travaille en Sologne. De formation scientifique, sa curiosité et son intérêt pour la littérature, aussi bien pour le roman que pour la poésie, l'ont conduit à créer une maison d'édition. En marge de cette activité, il lui arrive aussi d'écrire.

Jimena Miranda Dasilva est née en 1982 à Junín (Argentine). Elle vit et travaille à La Plata, province de Buenos Aires. Autodidacte elle s'est engagée depuis 2017 dans une pratique de l'image en utilisant exclusivement son téléphone cellulaire. Elle a participé à plusieurs numéro de "margelles" et a publié *Impúdica* (2021) et Récits, contes et autres songes (2022) chez Bruno Guattari Éditeur. Un nouveau recueil de ses photographies est en cours de préparation chez ce même éditeur.

Bronwyn Louw est d'origine étasunienne. Après des études à Sciences Po elle enseigne les lettres et la philosophie. Membre du Centre de Recherche sur les Arts et le Langage et du groupe de recherche Exorigins, elle prépare actuellement une thèse à l'EHESS: Comment écrire le verger au 21ème siècle?, prenant la forme d'une enquête « agropoétique ». Elle codirige un ouvrage collectif à paraître chez Manuella Éditions. Des publications de ses écrits se feront dans le numéro 20 de la revue « Mosaïque » et dans At the Frontiers of Everyday Life, The Urban book series, Springer Éditions, courant 2023.

Alain Rivière est écrivain, photographe et peintre. Il est né à Paris et réside depuis plusieurs années à Venise. Sa poésie a été traduite et publiée en plusieurs langues. Son théâtre a été joué en France et en Allemagne. Ses photos et ses peintures ont été exposées dans le cadre d'expositions individuelles.

Dernières publications : Los árboles, éditions Ex Libric (2022), Ruhe und Ordnung, éditions Andere Seiten (2022). Les chiens nus sont à paraître aux éditions Conspiration en septembre 2023.

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Etienne. L'auteur a récemment publié Avant d'apparaître (chez Unicité, 2020), Implore, Des équilibres (Bruno Guattari éditeur, 2020 et 2022) et Sauf (aux Ed. du Cygne, 2021). On retrouve quelques-uns de ses textes dans "Le Journal des Poètes", "FPM", "Wam !", "Recours au poème", "Lichen", "Osiris", "Traction-Brabant", "Arpa", "margelles", etc. Son blog : https://biendesmotsencore.blogspot.com/p/p.html

Martine Gärtner est née à Marseille en 1954. Professeur de Lettres Classiques, elle a publié dans différentes revues dont "margelles" ainsi que des livres dont: Balzac et l'Allemagne (2000), Pastiches et Marinade (2019), Au-delà du Mur, un conte de l'Allemagne réunifiée (2020), L'oeil du cheval chez Bruno Guattari Éditeur (2020).

Patrick Autréaux s'est fait connaître pour ses livres sur "le moi malade". Il a publié une dizaine de récits et romans aux éditions Gallimard et Verdier. Ont paru récemment Pussyboy (Verdier, 2021), L'Instant du toujours (Chemin de fer, 2022) et La Sainte de la famille (Verdier, 2023).

Roland Chopard est né en 1944. Fondateur des éditions Æncrages & Co (1978). En 1972, il réalise un travail de maîtrise sur l'œuvre de Raymond Roussel. Il a participé à plusieurs revues par de courts textes poétiques. Il a également publié Sous la cendre, Éditions Lettres vives (2016), Parmi les méandres, L'Atelier du Grand Tétras (2020), Progressions, Bruno Guattari éditeur (2021).

> vinaigrette : revue moléculaire de photo/poésie

Le poète n'est-il pas plus un peintre, ou un sculpteur, qu'un écrivain ? La revue vinaigrette apporte une réponse possible en réussissant l'exploit d'être, tout à la fois, création littéraire et plastique.

Sur le principe, rien de plus simple. Depuis 2020, tous les deux mois, vous recevez par la poste une page A4 pliée, timbrée. Un poème est écrit sur l'enveloppe qui, une fois dépliée, dévoile un tirage photographique sur papier Fine Art. Dans l'intervalle entre pli et dépli, un seul auteur, soit un poète ou une poétesse qui propose, en écho à son poème, une photographie, soit une ou un photographe qui met ses mains dans le cambouis des mots pour accompagner son image.

Les rencontres entre poètes et plasticiens ont marqué de réussites éclatantes l'histoire de l'art et de la poésie. Qu'un créateur, maître de sa pratique, soit le lieu de la rencontre de deux moyens d'expression est plus rare. Glissant leur regard autour d'eux comme sur un ruban de Moebius, les poètes de vinaigrette expriment leurs épiphanies avec autant de beauté en photo qu'en vers ; ses photographes font rayonner leurs visions avec autant de justesse en mots qu'en images.

Déplions au hasard. C'est la poétesse Hélène Sanguinetti qui creuse avec ses vers un paysage pour y réinscrire un corps : « Tous les mots en butée / plusieurs au bord avec des pelles / restes de fondations gravats / à quoi sert-on enfin, fous-toi dans le fossé... », accompagnant son texte de la photo d'une dune mangée par les herbes, traversée par une barrière blanchie par le vent et le sel. C'est le photographe Olivier Marchesi et son image en noir et blanc d'une route de terre marquée de traces de pneus qui convergent vers un point focal surexposé, un mystérieux foyer de lumière, souligné par la forme de la montagne qui barre le fond. Puis son poème qui interroge l'écriture photographique : « Nuit sans noir. Journée illimitée / le soleil ne disparaitra pas ce soir / lumière, encore... ».

C'est le poète Jean Cagnard qui par ses mots convie au sein de son rêve « Mademoiselle littérature », celle qui dit si sensuellement « Yes » : « Ah oui le moment où l'on / J'admets que j'ai la bonne le bon / Tandis que ma que mon que mes / Tandis que le que la se font / Jusqu'au fond de mon de ma / Ah oui le moment où l'on... » tout en affrontant par sa photo le silence des statues qui détournent la tête. C'est la photographe Flore-

Aël Surun et sur sa photo, émergeant de la nuit, en flamme rouge, le corps drapé d'une femme qui se recueille devant le feu, dans le tourbillon des flammèches qui suivent son poème traduisant l'embrasement : « Je suis face aux portes du cœur dont j'entends la musique céleste... Je me souviens de gestes divins, je goûte à l'espace infini... »

Le poète a tissé un lien vers le photographe, la photographe vers la poétesse. L'auteur a enjambé son art pour se frotter à celui qui lui faisait signe de l'œil depuis longtemps. Par les doigts du lecteur qui ouvre la lettre, Vinaigrette devient émulsion mais l'auteur ne perdra pas son âme : quand elle repose, une émulsion sépare ses éléments, l'huile reprend son destin d'huile, le vinaigre son destin de vinaigre. Une fois la lettre repliée, le poète retrouvera son atelier de poète, la photographe celui de son art. Sous-titrée « revue moléculaire », chaque numéro de vinaigrette est bien molécule, corps de base du vivant composé d'au moins deux atomes, indispensable à la formation de l'univers. Depuis 2020, tout en légèreté, la revue épistolaire construit patiemment, molécule biatomique par molécule biatomique, un vaste territoire de rencontres, de jeu, de fulgurances poétiques. Il en faut peu, mais de tout, pour faire un monde.

Deviné sur le courrier, le CV de l'auteur est difficile à déchiffrer, comme si une vie se diluait dans sa création. C'est peut-être aussi le symbole du parcours parfois ardu qu'il faut emprunter pour découvrir un univers poétique.

Après quelques pas sur ce nouveau chemin, ludique et rayonnant, on replie l'ensemble, dans un geste doux qui enveloppe d'une peau de mots le regard du poète/photographe, de la photographe/poétesse. Le territoire dévoilé est protégé et pourra être reparcouru. Inscrite sur la lettre que vous tenez dans les mains, comme un murmure à l'oreille, la recette à suivre pour dénicher, sous les tentures rêches et grises du quotidien, la beauté du monde : « Décacheter avec délicatesse ».



> vinaigrette est préparée par Sandrine Cnudde. On peut se la procurer en contactant la Revue vinaigrette : https://revue-vinaigrette.blogspot.com/

> Point de chute, espace libre

Chaque parution de *Point de chute* est une fête. Ce sixième numéro renouvelle cette joie de la découverte et de la rencontre, avec une proposition de textes singuliers, autres. La revue publie également des traductions inédites qui sont de vrais cadeaux.



Point de chute est un espace libre, un abri aux parois de silence où le texte vient se poser pour respirer. Le texte, rien que le texte : pas de commentaire, de critique, d'illustration.

Une seule image accompagne l'écrit, celle de la couverture (ici une photographie de Lola Arrouasse). Les numéros de *Point de chute* ne sont pas thématiques. Pourtant, dans ce sixième numéro, plusieurs textes se forment autour du thème du corps et je crois que celui-ci a constitué pour moi une sorte de fil de lecture.

Robin Faymonville écrit le corps, lieu du politique : « et nous entrons en ville / et nous cahotons dans la ville / et nous avons des guerriers tapis dans le

ventre / et nous sommes remplis de fausse monnaie / et nous sommes une vache folle / et nous ne sentons pas la rose ».

Dans Estomac 0., Camille Bleker explore les fonctionnalités du corps. « Je suis touillée comme pour la préparation d'un dessert, un peu de mon corps a été placé dans un saladier et puis à l'aide d'un fouet, une main a remué jusqu'à l'obtention d'une pâte lisse. Je préfère pourtant les grumeaux sur lesquels s'accroche la lumière. »

Le poème de Clarisse Michaux *Projet pour enrayer la soufflerie* transforme le corps en usine : « pendant cela je cherche dans / la soufflerie un interstice pour m'y glisser / pour conduire ta respiration vers / un calme provisoire / et je dis que cet objectif sera le nôtre et le plus grand / respirer calme, respirer ».

Je retrouve le même thème au centre du très beau texte de Mozziconacci Robert-Teyssier qui tisse l'interaction entre corps et géographie : « les garçons de la ville ont souvent des coupures | bleus | écorchures à chaque œil je n'ai pas faim ils ouvrent ma bouche y alignent des petits graviers / je reste longtemps par terre un homme sort son briquet il y a du sang sur une feuille mon cœur bat plus vite je traverse la rivière ça me remue aux oreilles le vent | le soleil | le sel | le lac est gelé c'est un œil il y a des verts mélangés à cause d'une fenêtre ».

Chez Ananda Brizzi, « les pensées sont des organes comme les autres / elles pulsent / respirent / jaillissent dans les tunnels de chairs comme des / génies qui sortent de leur lampe ».

Dans *La moto*, Célia Wagenführer écrit le corps accidenté, détruit, absent ; ressuscité et transposé par le souvenir : « Les tomates succombaient / émues, fragiles, dans / le tchac tchac du couteau, / leurs rondelles roulaient sur quelques centimètres / avant / de s'échouer en un virage. »

Dans la suite poétique *L'industrie à calmer les adultes* d'Anastasia Gavrilovici, traduite du roumain par Stéphane Lambion, il est question de corps médicalisé, de « cellules de la gencive humaine », de « prothèses », « RIVOTRIL », « TRAMADOL », et d'amour : « Les petites et les grandes joies, les nuances émotionnelles, les / choses qui font se briser / mon cœur restent alignées et brillent de tentation, comme de / petits morceaux / multicolores de sushis dans une boîte envahie de fourmis. J'ai / aimé / un seul homme, qui aujourd'hui se tourne vers moi quand il ne / trouve pas / ses mots, et ça me rend heureuse. »

Parfois je me sens zombie, le poignant poème de Pelumi Adejumo, traduit du néerlandais par Joep Polderman, écrit le corps de l'autre, l'étranger, et sa langue, qui tous deux se heurtent au corps social, à son œil, son oreille : « tu vois peur / de quoi / quoi je ressemble / ressemble je corps zombie / ressemble je corps voleur / ressemble je garçon qui marche dans la rue / quoi je suis vu / suis-je vu comme corps zombie / suis-je vu comme corps voleur / suis-je vu comme corps / garçon qui traîne dans la rue / quelle est cette peurfou dans l'œil / ça me fait vouloir la gifler / est-ce mon titre de séjour / gens font comme s'ils ont / sang du nez / qui coule / quand ils me / voient / j'essaie / j'essaie lui dire ».

Dans Visage collant, écrit par Yi Won et traduit du coréen par David Hoon Kim, le corps se fragmente, se décompose dans son rapport au monde : « la femme à la table voisine qui mangeait un ramen s'en va mine de rien après avoir enlevé son visage, le temps d'enrouler une nouille autour de mes baguettes le visage se colle à ma main gauche posée sur la table puis fixe intensément ma main droite, je ne sais pas où ce visage inconnu a oublié un de ses yeux, le visage inconnu et moi nous sommes habitués chacun à l'œil qui manque de l'autre ».

Pluralité des corps pour une même jouissance, celle que procure le texte qui touche au bon endroit. S.B.

> Point de chute est disponible à L'Ours et la Vieille Grille, EXC Librairie, Compagnie, Histoire de l'œil, à la Maison de poésie de la Crypte et sur le site de la revue.

> https://www.revuepointdechute.fr



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières, dès le printemps 2023.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil]

Vous pouvez commander ou vous abonner à margelles

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.) > www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonées postales pour l'expédition (règlement par chèque).

 > brunoguattariediteur@gmail.com

Il faudrait s'arrêter un peu. Ma main glisse sur la margelle. Mon ombre colle à la peau d'une fleur.

J'entends L'eau qui se froisse.

Le nuage qui se décale légèrement.

Mes yeux engloutissent un bord de nuit. Une racine Ici-bas s'invite.

Sur le pas de la porte craque le bois

Valérie Girot